





## I

Il est bon de fouler  
Une verte contrée  
Lorsque le temps est beau  
Au doux chant des oiseaux  
En ce jour de printemps  
Comme je suis content  
Que pour moi le soleil  
Éclaire ces merveilles

Une étrange créature s'avance lentement sur la terre gonflée d'eau en ce matin ensoleillé d'un printemps qui hier encore, était triste et pluvieux. Ses bottes s'enfoncent à chacun de ses pas dans la boue grasse et glissante qui colle à ses semelles épaisses. La mélasse gluante gêne sa progression et rompt la cadence de sa marche rêveuse, mais l'insolite personnage n'y prend pas garde. Il affiche un sourire béat, un sourire heureux, bêtement heureux. Ses yeux vifs qui observent trahissent une vive intelligence; il écoute autour de lui, il regarde et il hume... Il est heureux :

« Pourquoi est-il heureux ? »

Faut-il une raison pour être heureux ? Il est heureux, c'est tout ce qui compte et n'a pas besoin de raisons particulières à son bonheur comme il faut fournir un motif lorsqu'on est en retard au bureau :

« Mais c'est une éternelle manie humaine de vouloir pour tout, trouver des motifs et des excuses. Le chat se demande t-il pourquoi il est heureux quand il se prélassa lascivement au soleil ? »

Notre étrange bonhomme est simplement heureux, heureux comme un lézard sur une pierre chaude, heureux comme quelqu'un qui ne sait pas pourquoi il est heureux :

« Et toi, sais-tu pourquoi tu es heureux ? »

Il s'arrête pour écouter le curieux chant d'un oiseau méconnu en provenance d'un petit carré d'arbres touffus. Son infatigable auteur s'est prudemment caché et répète sans cesse la même phrase musicale comme l'instrumentiste qui travaille un trait difficile ; ça commence comme la première partie du refrain d'un air de jazz connu et ça s'arrête brusquement après les premières notes de la première phrase :

« Pourquoi tu ne vas pas plus loin dans ta chanson, petit oiseau ? Qui donc a coupé l'élan de ton inspiration ? »

Un coucou répète inlassablement les deux syllabes qui ont donné son nom à l'invisible passereau ; un vent encore frais des souvenirs de l'hiver secoue doucement les branches des grands arbres ou disparaît une volée agile. La buse menaçante plane longuement sur fond de moutons blancs mais ne dérange pas les fiers corbeaux en habits noirs en quête de pitance dans les champs encore nus. Notre héros n'est pourtant pas ici pour jouer les romantiques observateurs bucoliques, il se secoue avec énergie :

« Ce n'est pas le tout de flâner, mais je ne suis pas là pour ça : J'ai du travail. »

Notre personnage passe sa main sous son petit bonnet tissé dans des roseaux et se gratte pensivement la tête. Hypoman cherche autour de lui, il regarde, cherche, fouille et son regard tourne dans le paysage désert qu'il examine avec soin ; il scrute, guette, explore et s'inquiète car il n'aperçoit pas l'objet de son enquête :

« Il n'y a personne ici. Je vais voir plus loin. »

Hypoman, mais nous l'appellerons Hyp, si vous le voulez bien ; c'est plus familier et plus simple pour le récit. Hyp repart paisiblement dans la campagne boueuse sous le soleil printanier en essayant de ne pas se laisser trop distraire par les insouciantes volatiles, par le lapin qui passe devant lui où l'écureuil roux qui lui fait un salut avant de monter lestement sur un arbre. Hypoman ne l'a même pas vu ; il est soucieux et cherche quelque chose :

« Hypoman ; c'est un curieux nom pour un héros de roman. »

C'est vrai, ce n'est pas très habituel, mais notre bonhomme n'a pas que son nom qui puisse intriguer celui qui, par hasard ferait sa connaissance :

« C'est vrai que son chapeau est assez peu ordinaire, mais à part ça, c'est un petit barbu rondouillard tout à fait banal. »

« Petit, avez-vous dit ? »

Hyp est vêtu d'une tunique serrée à la taille par une insolite ceinture de chanvre et d'une culotte bouffante, faite de peau, un peu défraîchie et élimée et qui rentre en bouffant dans ses épaisses bottes noires, maculées par la boue des chemins :

« Petit, très petit? »

Le conteur impassible continue son récit, ignorant la question :

« C'est une tenue peu usuelle dans nos régions, mais, on en voit de nos jours de bien plus excentriques et ce petit bonhomme passerait inaperçu dans certaines contrées. »

« Petit, avez-vous dit ? »

Voici un lecteur attentif, curieux et entêté à qui, en bon narrateur consciencieux, il faut bien offrir la précision qui convient :

« Il est petit, en effet. Vous ne l'aviez donc pas remarqué ? »

Pourtant, ça saute aux yeux, comme on dit, car il est particulièrement petit :

« C'est vrai, mais je croyais que c'étaient les herbes qui étaient exagérément hautes mais à tout bien considérer, vous avez raison, cher lecteur, il est petit. »

Petit, voilà bien le mot qui convient, car notre héros n'est guère plus grand qu'un enfant de cinq ans :

« Un enfant de cinq ans qui porterait une barbe de patriarche, voilà qui serait bien peu ordinaire. »

Hypoman serait un nain au pays des pygmées et il s'assoit sur une souche comme si il s'agissait d'un tabouret pour reprendre son expectative observation et contempler, tout à son aise, l'intéressant événement qui se produit en ce moment :

« Silna, au pied ! »

Le cri a retentit, ferme et sec et une lourde masse aux muscles reluisants s'envole dans une course foudroyante et il ne lui faut pas trois secondes pour être aux pieds du maître aimé qui attend, impassible, le terrifiant assaut. Il paraît être un géant devant notre héros minuscule. En un instant, Silna est là, bondissant de plaisir autour de l'ami retrouvé, bavant et implorant des caresses ; toute tremblante encore après le si pénible effort d'une interminable attente :

« C'est bien Silna, c'est bien. »

La jeune chienne qui n'allait pas encore, halète, gémit et bave son bonheur d'un amour retrouvé. La grosse tête noire aux doux yeux implorants cherche la main qui récompense sa réussite dans l'exercice redoutable :

« Silna ; assise. Pas bouger. »



Le temps des caresses s'est hélas achevé et il faut reprendre le travail. La belle, attristée mais obéissante reprend la pause requise et regarde avec angoisse, son maître s'éloigner :

« C'est bien, Silna, bravo ! »

Elle aime bien ces séances de dressage où le maître et l'élève sont ensemble, où ils apprennent à se connaître, à se comprendre, à dialoguer ; où ils ne font plus qu'un, tant qu'il est impossible de savoir qui à l'autre enseigne le plus. C'est toujours un moment qu'elle accueille avec une même démonstrative et bondissante joie. Mais, si ce genre de séances est un plaisir incomparable, l'épreuve du :

« pas bouger » est toujours une épouvantable torture qui gâche tout le reste. C'est un jeu terrifiant ; il faut s'asseoir et ne plus bouger pendant un long moment tandis que celui qu'on aime s'éloigne lentement de nous, de plus en plus loin, de plus en plus longtemps. On a le terrible sentiment d'être abandonné ; l'attente est insupportable et l'immobilité pesante avant qu'enfin il nous appelle et qu'on puisse, d'un bond, courir vers sa récompense :

« Silna, au pied ! »

Il est remarquable de constater comment les chiens consacrent tout leur amour aux seuls êtres humains quand leurs congénères ne sont que des partenaires sexuels occasionnels. Hyp est vivement intéressé par ce qu'il voit et fait des commentaires :

« Il parle aux animaux avec autorité mais il y a entre eux une réelle tendresse. »

Enfin ; le temps des jeux est arrivé. L'homme vient de prendre une branche et la lève sur elle, comme pour la frapper. Silna bondit mais la branche s'esquive, elle saute encore une fois puis une autre ; enfin, elle attrape au vol le malicieux bâton qu'elle déchiquette de joie avec ses dents puissantes :

« Donne Silna, donne. »

Le maître essaie sans succès de lui reprendre ; il tire à un bout, elle tire de l'autre, il ahane, elle gronde et bave, ils se font face un long moment ainsi et personne ne cède. Hyp note scrupuleusement sur un carnet les divers épisodes de cet étrange rituel dont il découvre avec un scientifique intérêt les secrètes arcanes :

« Donne Silna, donne. »

Silna obéit et lâche le précieux objet ; elle est récompensée par une tendre caresse, puis, le fantasque patron lui restitue son jouet qu'elle dévore à nouveau de ses crocs acérés avec des grognements d'une féroce jouissance :

« Va chercher ! »

L'homme a lancé une branche morte que la brave chienne s'empresse d'aller chercher et de rapporter avec visiblement pour seule intention de faire plaisir à son maître. Ils répètent le même jeu plusieurs fois de suite et elle, infatigable et bondissante, ne semble jamais devoir se lasser. Ils prolongent longtemps l'exercice joyeux jusqu'à ce que le bipède raisonnable décide soudain d'une voix lasse mais ferme :

« Allons, Silna, il faut rentrer. »

C'est toujours pareil avec les hommes ; dès qu'on commence à s'amuser, il est temps de rentrer. Il fait pourtant encore jour et on est bien ici ; après tout, aucun impératif ne les oblige à cesser si tôt leurs joyeux amusements :

« Au pied ! »

En plus, le voilà qui recommence avec cet éternel et bien désagréable :

« au pied »

qu'il répète inlassablement. Il est gentil, le patron, mais il est quelque peu maniaque et il se fâche quand on ne fait pas comme il faut, il faut que je fasse attention à ce que mon épaule ne le dépasse pas, il faut que je marche à sa gauche, à la même vitesse que lui ; l'humain aime tant la discipline ; ou plutôt, il aime la discipline pour qu'on lui obéisse :

« C'est bien, Silna, bravo, tu as fait de gros progrès. »

L'homme et la bête pénètrent dans la courette proprette d'un jardinet engazonné clôturé par un portail et des haies soignées :

« Voilà un cas intéressant et qu'il me faut étudier. »

Hyp les suit d'un pas rapide de ses petites pattes quand ils rentrent dans une remise où le chef retire ses bottes boueuses. Silna n'est pas très heureuse et s'en ouvre au discret enquêteur miniature, entré à leur suite sans y être invité :

« C'est là que je dors, avec les râtaux, les pelles et tout un tas d'outils. Je n'ai pas le droit de rentrer dans leur temple sacré parce qu'il paraît que j'ai des pattes sales et des puces. »

Elle affiche un air désespéré en lui montrant les lieux sordides, tandis que l'être aimé la quitte, après une caresse tendre d'adieu sur sa tête musclée. Hyp se fait pour lui-même un commentaire outragé :

« Vu l'endroit dans lequel on me fait dormir, ce n'est pas étonnant qu'elle ait des puces :

Il commence à apprécier cette aimable Silna avec qui il compatit :

« Tes maîtres ne seraient pas mieux après une nuit dans un pareil taudis. »

L'homme gratifie son amie d'une tendre caresse et sur un dernier compliment envers son apprentie :

« Bravo Stella, tu as fait de grands progrès. »

Puis il se dirige vers la maison. Hyp décide aussitôt :

« Il faut que je le suive, que j'en apprenne plus sur cet homme si gentil mais qui laisse pourtant son amie dans un endroit pareil. »

L'homme met les chaussons réglementaires et salue d'une voix discrète :

« Bonsoir, Tiajila ; comment s'est passée ta journée ? »

Tiajila ne répond pas ; elle regarde la télévision. Elle a les yeux rivés sur cet étrange implant de vie artificielle greffé dans l'âme des humains. Au moins, quand les esprits sont concentrés sur l'univers impitoyable d'un monde pitoyable, il n'y a pas de place pour les scènes de ménages. Mais il n'y en a pas plus, hélas, pour la communication :

« Silna fait d'énormes progrès ; aujourd'hui... »

L'omniprésent petit écran a cet énorme avantage qu'il offre de précieux moments de paix à ceux qui ne se disputent pas au sujet du choix du canal. Avec un poste par membres du foyer, si ils sont assez judicieusement isolés les uns des autres pour que la rencontre sportive ou le spectacle de variété ne couvre pas le feuilleton à l'eau de rose, on peut espérer une vie familiale tranquille sans trop de conflits :

« Chut, c'est l'heure de mon émission. »

Il ne sait pas pourquoi elle dit :

« son émission » alors qu'il y a toujours une émission qui suit celle qui la précède et que chaque fois c'est « son » émission ; il serait bien plus simple de répondre par une unique phrase ou l'afficher au-dessus de l'écran :

« C'est l'heure ! »

On saurait tout de suite qu'à partir de ce moment, le monde n'existe plus. Hyp ouvre des yeux ébahis et se concentre avec un soin méticuleux sur l'objet de la fascination extasiée de la matrone :

« La chance est avec moi, je vais pouvoir apprendre beaucoup ici. »

Un animateur excité entre en levant les bras dans une débauche de lumière et de musique synthétique pour annoncer le combat qu'il va commenter aujourd'hui ; une histoire abracadabrantesque de deux hystériques voisines qui se disputent depuis des années parce que les feuilles du laurier de l'une tombent sur le gazon fleuri de l'autre :

« C'est Julio Krivoy. »

Hyp note qu'elle en parle avec une sorte d'extase dans la voix qui traduit une mystique adoration. L'homme insiste timidement ; il a pourtant bien envie de parler de sa chienne mais tout autre sujet que celui de l'écran serait blasphématoire en cet instant sacré :

« Elle est restée plus de cinq minutes sans bouger. »

Ce n'est vraiment pas le moment pour parler de ça. Il devrait le savoir, depuis le temps, qu'il ne faut pas faire de bruit pendant la cérémonie cathodique, en plein milieu du solennel rituel de l'introït. La nuptiale réprimande ne se fait pas attendre d'une voix sèche et ferme qui interdit dès lors toute poursuite du débat :

« Tais toi donc ; après, je ne vais pas comprendre. »

Dans la salle, les spectateurs hurlent leur joie quand les premières belliqueuses lutteuses entrent sur la piste au son des trompettes ; c'est le début de l'émission et l'émotion est à son comble. Tiajila retient son souffle :

« À ma gauche, catégorie poids lourd... »

Une énorme matrone, le visage couvert de crème et de peinture et boudinée dans sa robe fleurie et apparaît, triomphante, et lance un flot d'épouvantables injures à une vieille fille desséchée devant des milliers de spectateurs passionnés :

« À ma droite, vieille revêche sèche et au centre le grand prêtre... »



Un homme en costume de représentant en aspirateurs explique en termes technico-juridiques latino-savants pourquoi les feuilles de laurier ne doivent pas tomber sur le gazon du voisin. Hypoman examine la scène avec le soin d'un entomologiste puis note sur son carnet d'importantes constatations :

« Les femmes semblent adorer des images magiques et lumineuses où les idoles bougent et parlent comme dans la réalité. »

Le captivant débat relègue au dernier plan les milliers de morts d'une catastrophe d'un pays du tiers monde qu'on ne saurait situer sur la carte et qui, de toute façon, n'est peuplé que d'étrangers. Il va y avoir de l'action. L'animateur à paillettes tente d'arrêter le flot des épouvantables insanités que déjà on s'échange de part et d'autre, les spectateurs, dans et en dehors de l'écran retiennent leur souffle. La partie s'annonce animée. Le gêneur se rend à la cuisine pour préparer le vespéral et quotidien repas qu'il va falloir artistiquement caser entre la juridique production et le film du soir :

« Que vais-je faire à manger ce soir ? »

Les animaux sont les seuls êtres avec qui on puisse parler et qui savent écouter car les oreilles humaines se ferment à ce qui ne les concerne pas. Il est assez étrange, d'ailleurs, que le seul organe qu'on ne puisse pas fermer soit justement celui qui soit le moins ouvert. Faute d'interlocuteur, Silna dormant en sa piètre remise, notre homme, devant les casseroles, peut enfin parler de la séance du jour et des prouesses de sa chère et élève :

« Silna fait d'énormes progrès ; elle reste sans bouger de plus en plus longtemps et on va bientôt pouvoir la laisser en liberté dans le jardin... »

Il prépare le repas, ce qui est relativement facile. Il lui suffit d'éliminer les fruits de mer et toutes les sortes de poissons, fromages, légumes et viandes pour faire une cuisine variée et équilibrée à base essentiellement de pâtes et de pommes de terre ; l'essentiel étant d'y mettre beaucoup de beurre mais surtout aucun aromate naturel qui puisse y laisser ses dégoûtantes traces de légumes :

« Je vais sortir une pizza du congélateur. »

Heureusement, on fabrique aujourd'hui d'excellents produits surgelés, lubrifiés, colorés et aromatisés ; garantis en cinq langues sans aucun élément nutritif qui puisse vous apporter un quelconque bienfait. On a même créé des fours spécialisés qui vont avec et on peut les faire cuire dans leur emballage, mais il vaut mieux éviter de le faire parce qu'après, on ne distingue plus le contenant et le contenu qui ont à peu près le même goût :

« Et voilà, c'est parti ! »

Notre héros s'affaire à mettre les couverts sur la toile cirée quand un cri strident jaillit de devant le cathodique écran où la confrontation « vociférante » vient juste de s'achever :

« C'est dans mon assiette ? »

Il ne suffit pas que ce soit prêt, il faut aussi que ce soit servi ; c'est à peine si ça ne doit pas être déjà mâché ; mais il ne faut pas que ce soit trop chaud ni trop froid, il faut calculer en fonction de l'heure de fin du programme. Hyp s'est hissé sur la poubelle d'où il peut observer le palpitant spectacle tout en prenant fidèlement des notes :

« On prend l'apéritif ? »

Auparavant, il y a l'incontournable et cérémonie quotidienne qui doit en principe vous ouvrir l'appétit en vous bourrant d'un mélange d'arachides ultra salées et de petits gâteaux à base de matières grasses d'origines douteuses et d'alcools qui doivent souvent plus à l'industrie pétrochimique qu'au noble travail des viticulteurs :

« A la tienne. »

Ils cognent les verres entre eux. On ne sait pas pourquoi on le fait mais c'est très pratique pour diminuer le nombre des verres à pieds qui encombrent le vaisselier ; à chaque fois qu'on trinque, il ne reste plus qu'à éliminer ceux que le choc a fêlés. Enfin, on a trinqué, le signal est donné ; les convives plongent avec une avidité fiévreuse leurs mains dans des biscuits spongieux aux synthétiques saveurs :

« A ta santé. »

Chacun répète la formule par tacite obligation, comme on se demande mutuellement comment on va en se moquant parfaitement de la réponse qui suit :

« Tiens, bonjour ; comment vas-tu ? »

Il serait amusant de répondre ainsi :

« Très mal et toi ? »

Et puis, ce serait peut-être plus proche de la réalité, même si, en fait, ça ne dérangerait pas l'interlocuteur pour qui n'importe que son état :

« Très mal, moi aussi, merci. »

À un rythme infernal, les convives saisissent par poignées les arachides grasses, les enfournent et mâchent bruyamment en se lançant dans de longues et vaines conférences en éjectant de leurs bouches pleines du gavage forcené, des milliers de particules alimentaires qui s'égaient dans les assiettes voisines :

« J'adore cet animateur... »

Un grand jet de miettes accompagne cette affirmation exclamative qui est invariablement complétée par cette inévitable question :

« Tu aimes bien cette émission, toi ? »

C'est formidable qu'elle ne se soit jamais aperçu que la personne avec qui elle partage, ou devrait partager son existence, ne se soit même ne regarde jamais la boîte à vivre. L'impénitente « télévore », étouffée par l'épais contenu de sa bouche remplie, reprend dans un magma informe de mots à peine intelligibles en éjectant quelques miettes spongieuses :

« Je vais écrire pour participer à l'émission. »

Il y a des gens qui aimeraient avoir de graves ennuis, juste pour pouvoir en parler à la télévision. Hyp constate que c'est la femme qui s'occupe des questions religieuses. L'inculte mari ne parvient pas à comprendre l'intérêt de l'affaire :

« Que veux-tu y faire ? Il n'y a pas de laurier chez notre voisin. »

La plaisanterie n'a pas eu le succès escompté et la belle fait une grimace méprisante au plébéien blasphémateur qui ne respecte pas la grande icône moderne. Le paquet de biscuits à la graisse synthétique vient de se terminer et le temps tourne soudain à l'orage :

« La vidange de la machine à laver est bouchée, il faudrait que tu t'en occupes. »

Le ton est cassant, le ciel s'obscurcit :

« Je vais voir ça après manger... »

Mais les hostilités ne peuvent être arrêtées quand elles ont démarré, sur une si piètre esquive :

« Tu vas voir ça, c'est toujours plus tard, c'est comme le trou qu'il y a dans le jardin. »

« Il faut attendre que quelqu'un se casse une jambe pour que tu le rebouches ? »

« Je ne l'avais pas vu... »

L'homme a la guerre comme la femme a la scène de ménage. Une fois programmée, une scène de ménage est un taureau qui charge et il faut un mur pour qu'enfin elle se brise :

« Tu ne l'avais pas vu, tu ne vois jamais rien, je me demande à quoi tu passes tes journées. Il y a des mauvaises herbes qui envahissent le jardin. »

Hyp, captivé par le débat, a juste le temps de sauter de son siège dont le couvercle se lève brutalement. L'homme vient de jeter l'emballage de la pizza tandis que madame poursuit avec force gestes et postillons :

« Tu ne fiches rien dans la maison. Mon père, lui, il a construit une véranda tout seul et mon beau-frère il... »

Rien ne peut plus stopper le déluge qui va s'abattre sur sa tête. L'homme bat prudemment en retraite et sort pour retrouver sa frétilante compagne :

« Tu ne sais pas la chance que tu as d'être célibataire... »

Il a retrouvé sa chienne et tous deux se promènent dans le jardin. Au passage, il recouvre d'un geste circulaire du pied le misérable trou qui peut engendrer de terribles accidents. Sans doute un petit rongeur ou une taupe est l'auteur de l'infâme attentat mais, heureusement, le haut commandement veille à ce qu'on prenne les mesures qui s'imposent. Silna trouve qu'un si petit trou ne mérite pas l'intérêt qu'on lui porte :

« Voilà, le dégât est réparé ; quel tracas vous cause, malheureux humains, ces précieuses maisons dont vous faites des temples. »

L'homme enflamme consciencieusement un singulier récipient rond au bout d'un tuyau de bois et le met à sa bouche, puis, il fait des signaux de fumée qui semblent être adressés aux lointains et invisibles habitants des scintillantes étoiles :

« Voilà un rituel intéressant qu'il conviendra d'étudier plus sérieusement. »

Il continue un moment, pensivement, son étrange message dans la nuit déjà noire avant de tapoter l'instrument de son culte sur un arbre pour en évacuer les cendres et de rentrer à la maison. Hyp est fasciné :



« Il est très probable qu'il communique ainsi avec les Dieux comme fait un druide avec les runes... »

Hyp continue de noter sur son petit carnet :

« L'esprit religieux semble être très fort mais les pratiques diffèrent très notablement entre les femmes et les hommes. »

Madame est à nouveau devant l'écran magique qui construit l'existence virtuelle de ses captifs idolâtres. L'homme s'assoit à ses côtés et ils assistent ensemble à la messe qui s'ouvre sur une musique magique. Hyp s'est lui aussi confortablement installé sur le tapis moelleux où il assiste et analyse les religieuses cérémonies qui se déroulent sur l'icône animée où des personnages s'activent :

« Les prêtres plaquent leurs bouches sur celles des prêtresses ; sans doute pour les empêcher de parler et ils se disent qu'ils s'aiment... »

La journée a été longue et notre insolite « petit » voyeur finit par s'endormir...

## II

« Ces fichues fleurs ; elles me mettent des pétales partout. »

L'homme est de mauvaise humeur ce matin. Chacun explose à son tour dans un couple bien équilibré et c'est le sien à cette heure. Il chasse d'une nerveuse main les pétales tombés sur la table parmi les miettes de la veille qui vont terminer tristement leur existence colorée dans l'étroitesse obscure d'un grand sac de plastic noir :

« Les fleurs sont jolies dans un jardin mais ont autant leur place sur une table de cuisine que des assiettes au milieu d'un pré. »

Hyp ne peut qu'approuver. C'est une étrange manie de vouloir faire mourir des fleurs dans un vase alors qu'elles sont si jolies quand elles vivent dans la nature. Les malheureuses survivent peu de temps à leur arrachage sauvage, se décomposent lamentablement et tombent en morceaux dans la nourriture :

« Pauvre petite fleur. »